

## XII

### LES FUSILLÉS

Guerre qui veut Tacite et qui repousse Homère!  
La victoire s'achève en massacre sommaire.  
Ceux qui sont satisfaits sont furieux; j'entends  
Dire : — Il faut en finir avec les mécontents. —  
Alceste est aujourd'hui fusillé par Philinte.  
Faites.

Partout la mort. Eh bien, pas une plainte.  
O blé que le destin fauche avant qu'il soit mûr!  
O peuple!

On les amène au pied de l'affreux mur.  
C'est bien. Ils ont été battus du vent contraire.  
L'homme dit au soldat qui l'ajuste : Adieu, frère.  
La femme dit : — Mon homme est tué. C'est assez.  
Je ne sais s'il eut tort ou raison, mais je sais  
Que nous avons traîné le malheur côte à côte;  
Il fut mon compagnon de chaîne; si l'on m'ôte

Cet homme, je n'ai plus besoin de vivre. Ainsi  
Puisqu'il est mort, il faut que je meure. Merci. —  
Et dans les carrefours les cadavres s'entassent.  
Dans un noir peloton vingt jeunes filles passent;  
Elles chantent; leur grâce et leur calme innocent  
Inquiètent la foule effarée; un passant  
Tremble. — Où donc allez-vous? dit-il à la plus belle.  
Parlez. — Je crois qu'on va nous fusiller, dit-elle.  
Un bruit lugubre emplît la caserne Lobau;  
C'est le tonnerre ouvrant et fermant le tombeau.  
Là des tas d'hommes sont mitraillés; nul ne pleure;  
Il semble que leur mort à peine les effleure,  
Qu'ils ont hâte de fuir un monde âpre, incomplet,  
Triste, et que cette mise en liberté leur plaît.  
Nul ne bronche. On adosse à la même muraille  
Le petit-fils avec l'aïeul, et l'aïeul raille,  
Et l'enfant blond et frais s'écrie en riant : Feu!

Ce rire, ce dédain tragique, est un aveu.  
Gouffre de glace! énigme où se perd le prophète!  
Donc ils ne tiennent pas à la vie; elle est faite  
De façon qu'il leur est égal de s'en aller;  
C'est en plein mois de mai; tout veut vivre et mêler  
Son instinct ou son âme à la douceur des choses;  
Ces filles-là devraient aller cueillir des roses;  
L'enfant devrait jouer dans un rayon vermeil;  
L'hiver de ce vieillard devrait fondre au soleil;  
Ces âmes devraient être ainsi que des corbeilles

S'emplissant de parfums, de murmures d'abeilles,  
 De chants d'oiseaux, de fleurs, d'extase, de printemps!  
 Tous devraient être d'aube et d'amour palpitants.  
 Eh bien, dans ce beau mois de lumière et d'ivresse,  
 O terreur! c'est la mort qui brusquement se dresse,  
 La grande aveugle, l'ombre implacable et sans yeux;  
 Oh! comme ils vont trembler et crier sous les cieus,  
 Sangloter, appeler à leur aide la ville,  
 La nation qui hait l'Euménide civile,  
 Toute la France, nous, nous tous qui détestons  
 Le meurtre pêle-mêle et la guerre à tâtons!  
 Comme ils vont, l'œil en pleurs, bras tordus, mains crispées,  
 Supplier les canons, les fusils, les épées,  
 Se cramponner aux murs, s'attacher aux passants,  
 Et fuir, et refuser la tombe, frémissants;  
 Et hurler : On nous tue! au secours! grâce! grâce!  
 Non. Ils sont étrangers à tout ce qui se passe;  
 Ils regardent la mort qui vient les emmener.  
 Soit. Ils ne lui font pas l'honneur de s'étonner.  
 Ils avaient dès longtemps ce spectre en leur pensée.  
 Leur fosse dans leur cœur était toute creusée.  
 Viens, mort!

Être avec nous, cela les étouffait.

Ils partent. Qu'est-ce donc que nous leur avons fait?  
 O révélation! Qu'est-ce donc que nous sommes  
 Pour qu'ils laissent ainsi derrière eux tous les hommes,  
 Sans un cri, sans daigner pleurer, sans un regret?

Nous pleurons, nous. Leur cœur au supplice était prêt.  
 Que leur font nos pitiés tardives? Oh! quelle ombre!  
 Que fûmes-nous pour eux avant cette heure sombre?  
 Avons-nous protégé ces femmes? Avons-nous  
 Pris ces enfants tremblants et nus sur nos genoux?  
 L'un sait-il travailler et l'autre sait-il lire?  
 L'ignorance finit par être le délire;  
 Les avons-nous instruits, aimés, guidés enfin,  
 Et n'ont-ils pas eu froid? et n'ont-ils pas eu faim?  
 C'est pour cela qu'ils. . . . .  
 Je le déclare au nom de ces âmes meurtries,  
 Moi, l'homme exempt des deuils de parade et d'emprunt,  
 Qu'un enfant mort émeut plus qu'un palais défunt.  
 C'est pour cela qu'ils sont les mourants formidables,  
 Qu'ils ne se plaignent pas, qu'ils restent insondables,  
 Souriants, menaçants, indifférents, altiers,  
 Et qu'ils se laissent presque égorgés volontiers.  
 Méditons. Ces damnés, qu'aujourd'hui l'on foudroie,  
 N'ont pas de désespoir n'ayant pas eu de joie.  
 Le sort de tous se lie à leur sort. Il le faut.  
 Frères, bonheur en bas, sinon malheur en haut!  
 Hélas, faisons aimer la vie aux misérables.  
 Sinon, pas d'équilibre. Ordre vrai, lois durables,  
 Fortes mœurs, paix charmante et virile pourtant,  
 Tout, vous trouverez tout dans le pauvre content.  
 La nuit est une énigme ayant pour mot l'étoile.  
 Cherchons. Le fond du cœur des souffrants se dévoile.  
 Le sphinx, resté masqué, montre sa nudité.

Ténébreux d'un côté, clair de l'autre côté,  
 Le noir problème entr'ouvre à demi la fenêtre  
 Par où le flamboiement de l'abîme pénètre.  
 Songeons, puisque sur eux le suaire est jeté,  
 Et comprenons. Je dis que la société  
 N'est point à l'aise ayant sur elle ces fantômes,  
 Que leur rire est terrible entre tous les symptômes,  
 Et qu'il faut trembler, tant qu'on n'aura pu guérir  
 Cette facilité sinistre de mourir.

## XIII

## A CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS

Oh! je suis avec vous! j'ai cette sombre joie.  
 Ceux qu'on accable, ceux qu'on frappe et qu'on foudroie  
 M'attirent; je me sens leur frère; je défends  
 Terrassés ceux que j'ai combattus triomphants;  
 Je veux, car ce qui fait la nuit sur tous m'éclaire,  
 Oublier leur injure, oublier leur colère,  
 Et de quels noms de haine ils m'appelaient entre eux.  
 Je n'ai plus d'ennemis quand ils sont malheureux.  
 Mais surtout c'est le peuple, attendant son salaire,  
 Le peuple, qui parfois devient impopulaire,  
 C'est lui, famille triste, hommes, femmes, enfants,  
 Droit, avenir, travaux, douleurs, que je défends;  
 Je défends l'égaré, le faible, et cette foule  
 Qui, n'ayant jamais eu de point d'appui, s'écroule  
 Et tombe folle au fond des noirs événements;  
 Étant les ignorants, ils sont les incléments;  
 Hélas! combien de temps faudra-t-il vous redire  
 A vous tous, que c'était à vous de les conduire,

Qu'il fallait leur donner leur part de la cité,  
 Que votre aveuglement produit leur cécité;  
 D'une tutelle avare on recueille les suites,  
 Et le mal qu'ils vous font, c'est vous qui le leur fîtes.  
 Vous ne les avez pas guidés, pris par la main,  
 Et renseignés sur l'ombre et sur le vrai chemin;  
 Vous les avez laissés en proie au labyrinthe.  
 Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte;  
 C'est qu'ils n'ont pas senti votre fraternité.  
 Ils errent; l'instinct bon se nourrit de clarté;  
 Ils n'ont rien dont leur âme obscure se repaïsse;  
 Ils cherchent des lueurs dans la nuit, plus épaisse  
 Et plus morne là-haut que les branches des bois;  
 Pas un phare. A tâtons, en détresse, aux abois,  
 Comment peut-il penser celui qui ne peut vivre?  
 En tournant dans un cercle horrible, on devient ivre;  
 La misère, âpre roue, étourdit Ixion.  
 Et c'est pourquoi j'ai pris la résolution  
 De demander pour tous le pain et la lumière.

Ce n'est pas le canon du noir vendémiaire,  
 Ni les boulets de juin, ni les bombes de mai,  
 Qui font la haine éteinte et l'ulcère fermé.  
 Moi, pour aider le peuple à résoudre un problème,  
 Je me penche vers lui. Commencement : je l'aime.  
 Le reste vient après. Oui, je suis avec vous,  
 J'ai l'obstination farouche d'être doux,  
 O vaincus, et je dis : Non, pas de représailles!

O mon vieux cœur pensif, jamais tu ne tressailles  
 Mieux que sur l'homme en pleurs, et toujours tu vibras  
 Pour des mères ayant leurs enfants dans les bras.

Quand je pense qu'on a tué des femmes grosses,  
 Qu'on a vu le matin des mains sortir des fosses,  
 O pitié! quand je pense à ceux qui vont partir!  
 Ne disons pas : Je fus proscrit, je fus martyr.  
 Ne parlons pas de nous devant ces deuils terribles;  
 De toutes les douleurs ils traversent les cribles;  
 Ils sont vannés au vent qui les emporte, et vont  
 Dans on ne sait quelle ombre au fond du ciel profond.  
 Où? qui le sait? leurs bras vers nous en vain se dressent.  
 Oh! ces pontons sur qui j'ai pleuré reparaissent,  
 Avec leurs entreponts où l'on expire, ayant  
 Sur soi l'énormité du navire fuyant!  
 On ne peut se lever debout; le plancher tremble;  
 On mange avec les doigts au baquet tous ensemble,  
 On boit l'un après l'autre au bidon, on a chaud,  
 On a froid, l'ouragan tourmente le cachot,  
 L'eau gronde, et l'on ne voit, parmi ces bruits funèbres,  
 Qu'un canon allongeant son cou dans les ténèbres.  
 Je retombe en ce deuil qui jadis m'étouffait.  
 Personne n'est méchant, et que de mal on fait!

Combien d'êtres humains frissonnent à cette heure,  
 Sur la mer qui sanglote et sous le ciel qui pleure,  
 Devant l'escarpement hideux de l'inconnu!

Être jeté là, triste, inquiet, tremblant, nu,  
 Chiffre quelconque au fond d'une foule livide,  
 Dans la brume, l'orage et les flots, dans le vide,  
 Pêle-mêle et tout seul, sans espoir, sans secours,  
 Ayant au cœur le fil brisé de ses amours!  
 Dire : — « Où suis-je? On s'en va. Tout pâlit, tout se creuse,  
 Tout meurt. Qu'est-ce que c'est que cette fuite affreuse?  
 La terre disparaît, le monde disparaît.  
 Toute l'immensité devient une forêt.  
 Je suis de la nuée et de la cendre. On passe.  
 Personne ne va plus penser à moi. L'espace!  
 Le gouffre! Où sont-ils ceux près de qui je dormais! » —  
 Se sentir oublié dans la nuit pour jamais!  
 Devenir pour soi-même une espèce de songe!  
 Oh! combien d'innocents, sous quelque vil mensonge  
 Et sous le châtement féroce, stupéfaits!  
 — Quoi! disent-ils, ce ciel où je me réchauffais,  
 Je ne le verrai plus! on me prend la patrie!  
 Rendez-moi mon foyer, mon champ, mon industrie,  
 Ma femme, mes enfants! rendez-moi la clarté!  
 Qu'ai-je donc fait pour être ainsi précipité  
 Dans la tempête infâme et dans l'écume amère,  
 Et pour n'avoir plus droit à la France ma mère! —

Quoi! lorsqu'il s'agirait de sonder, ô vainqueurs,  
 L'obscur puits social béant au fond des cœurs,  
 D'étudier le mal, de trouver le remède,  
 De chercher quelque part le levier d'Archimède,

Lorsqu'il faudrait forger la clef des temps nouveaux  
 Après tant de combats, après tant de travaux,  
 Et tant de fiers essais et tant d'efforts célèbres,  
 Quoi! pour solution, faire dans les ténèbres,  
 Nous, guides et docteurs, nous les frères aînés,  
 Naufrager un chaos d'hommes infortunés!  
 Décréter qu'on mettra dehors, qui? le mystère!  
 Que désormais l'énigme a l'ordre de se taire,  
 Et que le sphinx fera pénitence à genoux!  
 Quels vieillards sommes-nous! quels enfants sommes-nous!  
 Quel rêve, hommes d'État! quel songe, ô philosophes!  
 Quoi! pour que les griefs, pour que les catastrophes,  
 Les problèmes, l'angoisse et les convulsions  
 S'en aillent, suffit-il que nous les expulsions?  
 Rentrer chez soi, crier : — Français, je suis ministre  
 Et tout est bien! — tandis qu'à l'horizon sinistre,  
 Sous des nuages lourds, hagards, couleur de sang,  
 Chargé de spectres, noir, dans les flots décroissant,  
 Avec l'enfer pour aube et la mort pour pilote,  
 On ne sait quel radeau de la Méduse flotte!  
 Quoi! les destins sont clos, disparus, accomplis,  
 Avec ce que la vague emporte dans ses plis!  
 Ouvrir à deux battants la porte de l'abîme,  
 Y pousser au hasard l'innocence et le crime  
 Tout, le mal et le bien, confusément puni,  
 Refermer l'océan et dire : c'est fini!  
 Être des hommes froids qui jamais ne s'émoussent,  
 Qui n'attendrissent point leur justice, et qui poussent

L'impartialité jusqu'à tout châtier!  
 Pour le guérir, couper le membre tout entier!  
 Quoi! pour expédient prendre la mer profonde!  
 Au lieu d'être ceux-là par qui l'ordre se fonde,  
 Jeter au gouffre en tas les faits, les questions,  
 Les deuils que nous pleurions et que nous attestions,  
 La vérité, l'erreur, les hommes téméraires,  
 Les femmes qui suivaient leurs maris ou leurs frères,  
 L'enfant qui remua follement le pavé,  
 Et faire signe aux vents, et croire tout sauvé  
 Parce que sur nos maux, nos pleurs, nos inclémences,  
 On a fait travailler ces balayeurs immenses!

Eh bien, que voulez-vous que je vous dise, moi!  
 Vous avez tort. J'entends les cris, je vois l'effroi,  
 L'horreur, le sang, la mer, les fosses, les mitrailles;  
 Je blâme. Est-ce ma faute enfin? j'ai des entrailles.  
 Éternel Dieu! c'est donc au mal que nous allons?  
 Ah! pourquoi déchaîner de si durs aquilons  
 Sur tant d'aveuglements et sur tant d'indigences?  
 Je frémis.

Sans compter que toutes ces vengeances,  
 C'est l'avenir qu'on rend d'avance furieux!  
 Travailler pour le pire en faisant pour le mieux,  
 Finir tout de façon qu'un jour tout recommence,  
 Nous appelons sagesse, hélas! cette démence.  
 Flux, reflux. La souffrance et la haine sont sœurs.

Les opprimés refont plus tard des oppresseurs.

Oh! dussé-je, coupable aussi moi d'innocence,  
 Reprendre l'habitude austère de l'absence,  
 Dût se refermer l'âpre et morne isolement,  
 Dussent les cieus, que l'aube a blanchis un moment,  
 Redevenir sur moi dans l'ombre inexorables,  
 Que du moins un ami vous reste, ô misérables!  
 Que du moins il vous reste une voix! que du moins  
 Vous nous ayez, la nuit et moi, pour vos témoins!  
 Le droit meurt, l'espoir tombe, et la prudence est folle.  
 Il ne sera pas dit que pas une parole  
 N'a, devant cette éclipse affreuse, protesté.  
 Je suis le compagnon de la calamité.  
 Je veux être, — je prends cette part, la meilleure, —  
 Celui qui n'a jamais fait le mal, et qui pleure;  
 L'homme des accablés et des abandonnés.  
 Volontairement j'entre en votre enfer, damnés.  
 Vos chefs vous égaraient, je l'ai dit à l'histoire;  
 Certes, je n'aurais pas été de la victoire,  
 Mais je suis de la chute; et je viens, grave et seul,  
 Non vers votre drapeau, mais vers votre linceul.  
 Je m'ouvre votre tombe.

Et maintenant, huées,  
 Toi calomnie et toi haine, prostituées,  
 O sarcasmes payés, mensonges gratuits,  
 Qu'à Voltaire ont lancés Nonotte et Maupertuis,

Poings montrés qui jadis chassiez Rousseau de Bienné,  
 Cris plus noirs que les vents de l'ombre libyenne,  
 Plus vils que le fouet sombre aux lanières de cuir,  
 Qui forciez le cercueil de Molière à s'enfuir,  
 Ironie idiote, anathèmes farouches,  
 O reste de salive encor blanchâtre aux bouches  
 Qui crachèrent au front du pâle Jésus-Christ,  
 Pierre éternellement jetée à tout proscrit,  
 Acharnez-vous! Soyez les bien venus, outrages.  
 C'est pour vous obtenir, injures, fureurs, rages,  
 Que nous, les combattants du peuple, nous souffrons,  
 La gloire la plus haute étant faite d'affronts.

## XIV

## A VIANDEN

Il songe. Il s'est assis rêveur sous un érable.  
 Entend-il murmurer la forêt vénérable?  
 Regarde-t-il les fleurs? regarde-t-il les cieux?  
 Il songe. La nature au front mystérieux  
 Fait tout ce qu'elle peut pour apaiser les hommes;  
 Du coteau plein de vigne au verger plein de pommes  
 Les mouches viennent, vont, reviennent; les oiseaux  
 Jettent leur petite ombre errante sur les eaux;  
 Le moulin prend la source et l'arrête au passage;  
 L'étang est un miroir où le frais paysage  
 Se renverse et se change en vague vision;  
 Tout dans la profondeur fait une fonction;  
 Pas d'atome qui n'ait sa tâche; tout s'agite;  
 Le grain dans le sillon, la bête dans son gîte,  
 Ont un but; la matière obéit à l'aimant;  
 L'immense herbe infinie est un fourmillement;  
 Partout le mouvement sans relâche et sans trêve,  
 Dans ce qui pousse, croît, monte, descend, se lève,  
 Dans le nid, dans le chien harcelant les troupeaux,  
 Dans l'astre; et la surface est le vaste repos;

En dessous tout s'efforce, en dessus tout sommeille ;  
 On dirait que l'obscur immense vermillon  
 Qui balance la mer pour bercer l'alcyon,  
 Et que nous appelons Vie et Création,  
 Charmante, fait semblant de dormir, et caresse  
 L'universel travail avec de la paresse.  
 Quel éblouissement pour l'œil contemplateur !  
 De partout, du vallon, du pré, de la hauteur,  
 Du bois qui s'épaissit et du ciel qui rougeoit,  
 Sort cette ombre, la paix, et ce rayon, la joie.  
 Et maintenant, tandis qu'à travers les ravins,  
 Une petite fille avec des yeux divins  
 Et de lestes pieds nus dignes de Praxitèle  
 Chasse à coups de sarment sa chèvre devant elle,  
 Voici ce qui remue en l'âme du banni :

— Hélas ! tout n'est pas dit et tout n'est pas fini  
 Parce qu'on a creusé dans la rue une fosse,  
 Parce qu'un chef désigne un mur où l'on adosse  
 De pauvres gens devant les feux de pelotons,  
 Parce qu'on exécute au hasard, à tâtons,  
 Sans choix, sous la mitraille et sous la fusillade,  
 Pères, mères, le fou, le brigand, le malade,  
 Et qu'on fait consumer en hâte par la chaux  
 Des corps d'hommes sanglants et d'enfants encor chauds !

## XV

Toujours le même fait se répète ; il le faut.  
 Le trône abject s'adosse à l'illustre échafaud ;  
 L'aigle semble inutile et ridicule aux grues ;  
 On traîne Coligny par les pieds dans les rues ;  
 Dante est fou ; Rome met à la porte Caton ;  
 Et Rohan bat Voltaire à grands coups de bâton.  
 Soyez celui qui lutte, aime, console, pense,  
 Pardonne, et qui pour tous souffre, et pour récompense  
 Ayez la haine, l'onde amère, le reflux,  
 L'ombre, et ne demandez aux hommes rien de plus.  
 Toutes ces choses-là sont les vérités vraies  
 Depuis que la lumière indigné les orfraies,  
 Depuis Socrate, Eschyle, Épictète et Zénon,  
 Depuis qu'au Oui des cieus la terre répond Non,  
 Depuis que Sparte en deuil fait rire les Sodomes,

Depuis, — voilà bientôt deux mille ans, — que les hommes  
 Ont vu, sur un gibet et sur un piédestal,  
 Deux couronnes paraître au même instant fatal ;  
 Chacune représente un côté de notre âme ;  
 L'une est de laurier d'or, l'autre d'épine infâme ;  
 Elles sont sur deux fronts dont rien ne les ôta.  
 L'une brille à Caprée et l'autre au Golgotha..

## XVI

\*

Je ne veux condamner personne, ô sombre histoire.  
 Le vainqueur est toujours traîné par sa victoire  
 Au delà de son but et de sa volonté ;  
 Guerre civile ! ô deuil ! le vainqueur emporté  
 Perd pied dans son triomphe et sombre en cette eau noire  
 Qu'on appelle succès n'osant l'appeler gloire.  
 C'est pourquoi tous, martyrs et bourreaux, je les plains.  
 Hélas ! malheur à ceux qui font des orphelins !  
 Malheur ! malheur ! malheur à ceux qui font des veuves  
 Malheur quand le carnage affreux rougit les fleuves,  
 Et quand, souillant leur lit d'un flot torrentiel,  
 Le sang de l'homme coule où coule l'eau du ciel !  
 Devant un homme mort un double effroi me navre.  
 J'ai pitié du tueur autant que du cadavre.  
 Le mort tient le vivant dans sa rigide main.  
 Le meurtrier prendra n'importe quel chemin,  
 Il peut chasser ce mort, et le chasser encore,  
 L'enfourer dans la nuit, le noyer dans l'aurore,  
 Le jeter à la mer, le perdre, et, plein d'ennui,  
 Mettre une épaisseur d'ombre entre son crime et lui

Toujours il reverra ce spectre insubmersible.

\*

De l'arc tendu là-haut nous sommes tous la cible ;  
 Sa flèche tour à tour nous vise ; le vainqueur  
 L'a dans l'esprit avant de l'avoir dans le cœur ;  
 Il craint l'événement dont il est le ministre ;  
 Il sent dans le lointain sourdre une heure sinistre ;  
 Il sent que lui non plus, même en hâtant le pas,  
 A sa propre victoire il n'échappera pas.  
 Un jour, à son tour, pris par le piège des choses,  
 Tremblant du résultat dont il construit les causes,  
 Il fuira, demandant un asile, un appui,  
 Un abri. — Non ! diront ses amis d'aujourd'hui,  
 Non ! Va-t'en ! — C'est pourquoi je tiens ma porte ouverte.

\*

Le penseur en songeant fait une découverte :  
 Personne n'est coupable.

Un si noir dénoûment  
 Laisse au fond de son gouffre entrevoir l'élément.  
 Le futur siècle gronde et s'enfle en d'âpres cuves  
 Comme la lave écume aux bouches des vésuves.

Qui donc dans ce chaos travaillait ? Je ne sai.  
 Des foudres ont rugi, des aigles ont passé ;  
 Tout ce que nous voyons s'est fait entre les serres  
 Des fléaux inconnus, hideux et nécessaires ;  
 Ils se sont rués comme une troupe d'oiseaux ;  
 Le sang profond du cœur, la moelle des os,  
 Tout l'homme a tressailli dans l'homme, à la venue  
 Du sombre essaim des faits nouveaux fendant la nue ;  
 Et dans l'inattendu s'abattant sur nos fronts  
 Nous avons reconnu le mal dont nous souffrons ;  
 Alors les appétits des foules redoutables  
 Se sont mis à mugir au fond de leurs étables,  
 Et nous avons senti que l'appétit enfin  
 A tort s'il est l'envie et droit s'il est la faim.  
 La lumière un moment s'est toute évanouie.  
 Qu'est-ce que c'était donc que cette heure inouïe ?  
 Là des chocs furieux, là des venins subtils.  
 Pourquoi ces vents ont-ils soufflé ? d'où viennent-ils ?  
 Pourquoi ces becs de flamme écrasant ces couvées ?  
 Pourquoi ces profondeurs brusquement soulevées ?  
 On a fait des forfaits dont on est innocent.  
 Les révolutions parfois versent le sang,  
 Et, quand leur volonté de vaincre se déchaine,  
 Leur formidable amour ressemble à de la haine.  
 Maintenons, maintenons les principes sacrés ;  
 Mais quand par l'aquilon les cœurs sont égarés,  
 Quand ils soufflent sur nous comme sur de la cendre,  
 Au fond du noir problème il faut savoir descendre ;

L'homme subit, le gouffre agit; les ouragans  
 Sont les seuls scélérats et sont les seuls brigands.  
 Envoyez la tempête et la trombe à Cayenne!  
 Non, notre âme n'est pas tout à coup une hyène,  
 Non, nous ne sommes pas brusquement des bandits;  
 Non, je n'accuse point l'homme faible, et je dis  
 Que la fureur du vent fatal qui nous emmène  
 Peut t'arracher ton ancre, ô conscience humaine!  
 L'homme qu'hier la mer sauvage secouait,  
 Répond-il de ce flot dont il fut le jouet?  
 Peut-il être à la fois le vautour et la proie?  
 Bien qu'ayant confiance en ce qui nous foudroie,  
 Bien que pour l'inconnu je me sente clément,  
 Je le dis, l'accusé pour moi, c'est l'élément,  
 L'élément, dur moteur que rien ne déconcerte.

\*

Mais faut-il donc trembler devant l'avenir? Certes,  
 Il faut songer. Trembler, non pas. Sachez ceci :  
 Ce rideau du destin par l'énigme épaissi,  
 Cet océan difforme où flotte l'âme humaine,  
 La vaste obscurité de tout le phénomène,  
 Ce monde en mal d'enfant ébauchant le chaos,  
 Ces idéals ayant des profils de fléaux,  
 Ces émeutes manquant toujours la délivrance,  
 Toute cette épouvante, oui, c'est de l'espérance.

Le matin glacial consterne l'horizon;  
 Parfois le jour commence avec un tel frisson  
 Que le soleil levant semble une attaque obscure.  
 La branche offre la fleur au prix de la piqûre.  
 Par un sentier d'angoisse aux bleus sommets j'irai.  
 La vie ouvrant de force un ventre déchiré,  
 A pour commencement une auguste souffrance.

L'onde de l'inconnu n'a qu'une transparence  
 Livide, où la clarté ne vient que par degrés;  
 Ce qu'elle montre flotte en plis démesurés.  
 La dilatation de la forme et du nombre  
 Étonne, et c'est hideux d'apercevoir dans l'ombre  
 Aujourd'hui ce qui doit n'être vu que demain.  
 Demain semble infernal tant il est surhumain.  
 Ce qui n'est pas encor germe en d'obscurs repaires;  
 Demain qui charmera les fils, fait peur aux pères,  
 L'azur est sous la nuit dont nous nous effrayons,  
 Et cet œuf ténébreux est rempli de rayons.  
 Cette larve lugubre aura plus tard des ailes.  
 Spectre visible au fond des ombres éternelles,  
 Demain dans Aujourd'hui semble un embryon noir,  
 Rampant en attendant qu'il plane, étrange à voir,  
 Informe, aveugle, affreux; plus tard l'aube le change.  
 L'avenir est un monstre avant d'être un archange.

## XVII

Il y avait dans les esprits une véritable exagération de la valeur, des facultés, de l'importance de la garde nationale... Mon Dieu, vous avez vu le képi de M. Victor Hugo qui symbolisait cette situation!

(LE GÉNÉRAL TROCHU à l'Assemblée nationale, — 14 juin 1871.)

Participe passé du verbe Tropchoir, homme  
De toutes les vertus sans nombre dont la somme  
Est zéro, soldat brave, honnête, pieux, nul,  
Bon canon, mais ayant un peu trop de recul,  
Preux et chrétien, tenant cette double promesse,  
Capable de servir ton pays et la messe,  
Vois, je te rends justice; eh bien, que me veux-tu?  
Tu fais sur moi, d'un style obtus, quoique pointu,  
Un retour offensif qu'eût mérité la Prusse.  
Dans ce siège allemand et dans cet hiver russe,  
Je n'étais, j'en conviens, qu'un vieillard désarmé,  
Heureux d'être en Paris avec tous enfermé,  
Profitant quelquefois d'une nuit de mitraille  
Et d'ombre, pour monter sur la grande muraille,  
Pouvant dire Présent, mais non pas Combattant,  
Bon à rien; je n'ai pas capitulé pourtant.

Tes lauriers dans ta main se changent en orties.  
Quoi donc, c'est contre moi que tu fais des sorties!  
Nous t'en trouvions avare en ce siège mauvais.  
Eh bien, nous avions tort; tu me les réservais.  
Toi qui n'as point franchi la Marne et sa presqu'île,  
Tu m'attaques. Pourquoi? je te laissais tranquille.  
D'où vient que ma coiffure en drap bleu te déplatt?  
Qu'est-ce que mon képi fait à ton chapelet?

Quoi! tu n'es pas content! cinq longs mois nous subîmes  
Le froid, la faim, l'approche obscure des abîmes,  
Sans te gêner, unis, confiants, frémissants!  
Si tu te crois un grand général, j'y consens;  
Mais quand il faut courir au gouffre, aller au large,  
Pousser toute une armée au feu, sonner la charge,  
J'aime mieux un petit tambour comme Barra.  
Songe à Garibaldi qui vint de Caprera,  
Songe à Kléber au Caire, à Manin dans Venise,  
Et calme-toi. Paris formidable agonise  
Parce que tu manquas, non de cœur, mais de foi.  
L'amère histoire un jour dira ceci de toi:  
La France, grâce à lui, ne battit que d'une aile.  
Dans ces grands jours, pendant l'angoisse solennelle,  
Ce fier pays, saignant, blessé, jamais déchu,  
Marcha par Gambetta, mais boita par Trochu.

## XVIII

### LES INNOCENTS

Mais les enfants sont là. Le murmure qui sort  
De ces âmes en fleurs est-il compris du sort?  
L'enfant va devant lui gaîment; mais la prière,  
Quand il rit, parle-t-elle à quelqu'un en arrière?  
Le frais chuchotement du doux être enfantin  
Attendrit-il l'oreille obscure du destin?  
Oh! que d'ombre! Tous deux chantent, fragiles têtes  
Où flotte la lueur d'on ne sait quelles fêtes,  
Et que dore un reflet d'un paradis lointain!  
Les enfants ont des cœurs faits comme le matin;  
Ils ont une innocence étonnée et joyeuse;  
Et pas plus que l'oiseau gazouillant sous l'yeuse,  
Pas plus que l'astre éclos sur les noirs horizons,  
Ils ne sont inquiets de ce que nous faisons,  
Ayant pour toute affaire et pour toute aventure  
L'épanouissement de la grande nature;  
Ils ne demandent rien à Dieu que son soleil;  
Ils sont contents pourvu qu'un beau rayon vermeil  
Chauffe les petits doigts de leur main diaphane;  
Et que le ciel soit bleu, cela suffit à Jeanne.

## JUILLET

---

### I

### LES DEUX VOIX

---

#### LA VOIX SAGE

Toute la politique est un expédient.  
Que fais-tu? Quoi! tu vas, niant, répudiant,  
Blâmant toute action en dehors des principes.  
Prends garde. En efforts vains et nuls tu te dissipes.  
C'est moi qui guide l'homme errant dans la forêt.  
J'ai pour nom la Raison, pour prénom l'Intérêt,  
Et je suis la Sagesse. Ami, je parle, écoute.  
Caton qui m'a bravée a su ce qu'il en coûte.